

LA VIE PARISIENNE



LE SAPIN D'ALSACE

LA VIE PARISIENNE

LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, 29, PARIS (8^e) ; Téléphone 148-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

TROIS MOIS : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs

TROIS MOIS : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

A NOS LECTEURS

La Vie Parisienne a repris, le 5 décembre, sa publication interrompue par la guerre, le 8 août.

De tous côtés, nous avons reçu de nos lecteurs d'innombrables lettres, réclamant, avec une affectueuse insistance, la réapparition de leur journal. C'est avec joie que nous nous sommes conformés à leur désir.

Les circonstances exceptionnelles créées par l'état de guerre rendent cependant délicates et difficiles la rédaction, l'illustration et l'impression d'un grand journal de luxe tel que *La Vie Parisienne*. Nos lecteurs, qui sont nos amis, s'en rendent compte et nous sommes sûrs qu'ils accueillent nos efforts avec indulgence.

Les illustres écrivains, qui ont contribué en ces dernières années au succès toujours grandissant de notre journal, ont tenu avec un empressement dont nous leur exprimons toute notre reconnaissance, à signer les articles de *La Vie Parisienne* pendant la guerre. C'est ainsi que l'on trouvera, réunis dans le présent numéro et dans les numéros suivants les noms de :

Colette (Colette Willy), Abel Hermant, Pierre Veber, Romain Coolus, Pierre Wolff, Henri Duvernois, Paul Acker, Paul Guillaïn, Marcel Boulenger.

Parmi les artistes qui ont pu nous assurer leur fidèle concours, nous tenons à remercier particulièrement Louis Vallet, Fabiano, Sem, C. Herouard, B. Boutet de Monvel, L. Burret, Nam, Léonnec, d'Espagnat, Valverane.

Nous espérons joindre bientôt à ces noms ceux de beaucoup d'autres écrivains et artistes, chers à notre public, qui combattent aujourd'hui sur le front.

NOTRE SUPPLÉMENT PHOTOGRAPHIQUE. — Nous avons pensé qu'au moment où la guerre absorbe toutes les préoccupations, tous les espoirs, toutes les âmes, le document photographique était le complément indispensable d'un grand journal illustré comme le nôtre. Nos lecteurs trouveront donc dans ce numéro et les suivants un supplément photographique dont les clichés ont été pris sur tous les champs de batailles, des Vosges aux dunes de la mer du Nord. Nous faisons appel à nos abonnés comme à nos acheteurs au numéro pour enrichir cet « album de guerre », dont l'intérêt, passionnant à l'heure actuelle, restera toujours si émouvant.

LA PROLONGATION DES ABONNEMENTS INTERROMPUS. — Comme nous l'avions promis à nos abonnés, au moment où la publication de *La Vie Parisienne* a été suspendue, les abonnements en cours le 8 août sont prolongés d'autant de semaines, à partir d'aujourd'hui, qu'il est nécessaire pour compléter leur durée normale. Par conséquent :

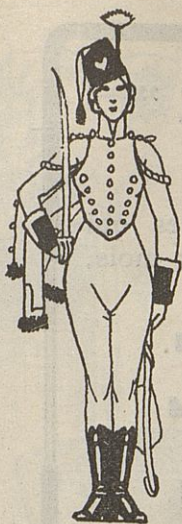
Les abonnements qui expiraient le 31 août 1914 ne viendront à expiration que le 19 décembre 1914.	
— le 30 septembre 1914 — le 16 janvier 1915.	
— le 31 octobre 1914 — le 13 février 1915.	
— le 30 novembre 1914 — le 13 mars 1915.	
— le 31 décembre 1914 — le 10 avril 1915.	

UNE MAGNIFIQUE PRIME A NOS NOUVEAUX ABONNÉS

Toutes les personnes qui nous feront parvenir le montant d'un abonnement ou d'un réabonnement de six mois ou d'un an avant le 31 décembre 1914, recevront **EN CADEAU ABSOLUMENT GRATUIT** une ravissante collection de 16 estampes artistiques en couleurs, de R. Kirchner, intitulée « De la Brune à la Blonde » et renfermée dans un élégant porte-folio.

Les bénéficiaires de cette prime pourront se la faire remettre *sans aucun frais*, aux bureaux du journal, 29, rue Tronchet, Paris, en même temps qu'ils régleront leur quittance d'abonnement. S'ils veulent que la prime leur soit envoyée par colis-postal, nous leur demandons seulement de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition, en ajoutant la minime somme de 1 franc (pour la France) ou de 1 fr. 50 (pour l'Étranger) au montant de leur abonnement.

ON DIT... ON DIT...



La justice illustrée.

Le deuxième Conseil de Guerre du gouvernement militaire de Paris, qui tient ses séances au Palais de Justice, a pour commissaire du gouvernement un lieutenant d'infanterie qui arbore sur sa modeste tenue la cravate de Commandeur de la Légion d'honneur, la médaille militaire et la médaille de 1870.

Ce lieutenant est très bon et très bienveillant pour les accusés.

Pendant l'interrogatoire des inculpés, il s'amuse à dessiner sur de petits bouts de papier de ravissants dessins militaires, que les avocats s'empres- sent, aux suspensions d'audience, de « chiper » à titre de souvenir. Parfois même, ce lieutenant, qui n'oublie pas qu'il est dans le civil le peintre

Th. Poilp.t, président de la Société des Médailleurs militaires de France, signe et dédicace des petits dessins.

Après la guerre, cela sera amusant à regarder... et à conserver.



L'Intrus.

Franc.II, l'excellent artiste de l'Opéra-Comique, dès le lendemain de la mobilisation, se rendit à Bourges et se présenta aussitôt à l'hôpital...

— Je suis M. Franc.II, de l'Opéra-Comique, dit-il au médecin-chef.

Le médecin-chef, un Parisien, le reçut avec empressement.

— Ah! M. Franc.II! Je vous ai entendu bien des fois rue Favart... Et qu'y a-t-il pour votre service?

Franc.II expliqua qu'il n'était pas mobilisé..., mais qu'il était médecin, — tout en étant pensionnaire chez MM. Gheusi et Isola. Alors, pour ne pas demeurer inactif pendant la guerre, il venait se mettre à la disposition du corps de santé de Bourges. Et pourquoi venait-il à Bourges? Parce qu'il y était né, tout simplement! Et il évoqua de mélancoliques souvenirs d'enfance.

Franc.II fut aussitôt accueilli à bras ouverts, présenté à tous les généraux, au préfet, au procureur général. Tout le monde s'accordait à le trouver charmant. Et à l'hôpital il faisait mer- veille, soignait les blessés avec autant d'adresse que de dou- ceur... Les dames de la Croix-Rouge le regardaient avec émotion et surprise.

Il se montra à la fois si diligent et si dévoué qu'on le chargea d'organiser l'infirmerie de gare... Il l'organisa de mer- veilleuse façon. Tout le monde disait :

— C'est un rude monsieur, tout de même, que ce Franc.II!...

Puis un jour, débarque à Bourges un musicien célèbre. On lui dit, fièrement :

— Nous avons ici Franc.II...

— Pas possible! s'écrie le musicien. Je le connais beaucoup ce bon Franc.II... Je vais aller le voir.

Il va le voir, à l'hôpital... Et Franc.II blêmit, rougit, balbutie. Et le musicien déclare qu'il n'y comprend rien...

En effet, Franc.II n'était pas du tout Franc.II. C'était un brave homme de Paris qui avait eu l'idée saugrenue de se faire passer pour l'artiste de l'Opéra-Comique.

Coup de théâtre!...

Le faux Franc.II, qui n'a fait pourtant que de la bonne besogne, qui s'est dévoué corps et âme à ses malades, est expulsé honteusement de l'hôpital... puis de la bonne ville de Bourges. Et finalement on l'a fait passer en police correction- nelle... pour exercice illégal de la médecine.



Surnom.

On sait que le Kaiser comptait faire son entrée triomphale à Nancy, escorté d'une brillante escorte de cuirassiers blancs et qu'il assista, déconfit, à la défaite de ses troupes d'élites qui furent bousculées par l'armée du général de Castelnau. Depuis ce jour, les Nancéiens, malicieux, ont surnommé le Kaiser : « Le petit découronné de Nancy. »

Diplomatie teutonne.

M. von Teh.rschky, l'ambassadeur d'Alle- magne à Vienne, peut être considéré comme un des promoteurs les plus actifs de la guerre. Depuis des années, il en était un partisan résolu et il travaillait à faire naître le conflit, avec cette rudesse brutale qui était sa manière d'être diplomate.

Au lendemain de l'assassinat de l'archiduc- héritier, il disait :

— Voilà un coup de revolver que nous ne devrions pas laisser perdre! Il faut qu'il mette le feu aux poudres de toute l'Europe.

Il se croyait le maître de l'Autriche et pro- clamait volontiers qu'il était le « Directeur de conscience » du vieux François-Joseph.

Son insolence était telle que le comte Berchtold, qui a pour- tant l'échine souple, se rebiffait parfois; un jour il ne put se retenir de lui dire :

— Mais Monsieur l'ambassadeur, je vous ferai remarquer que Guillaume II n'est pas encore notre empereur!



« Mode in Germany ».

Ces temps derniers, les couturières de la province, celles qui habillent « Mme la Sous-Préfète » et « Mme la colonelle » et Mme Dupont-Durand (la « dame » du notaire de la rue Carnot), toutes les couturières étaient dans le marasme et la désolation. Elles ne savaient pas ce qui allait se porter cet hiver. Elles n'avaient aucun modèle nouveau à proposer à leurs clientes... C'est qu'elles n'avaient pas reçu leurs images de modes coutu- rnières, ces grands cartons coloriés, hideux et solennels, qui, depuis des années, réglaient l'élégance en province.

On a fini tout de même par savoir pourquoi « LE CHIC », « LE GRAND CHIC DE LA CAPITALE », L'ÉLÉGANCE DE PARIS, toutes ces belles images de modes, reflet certain de ce qui « se faisait » à Paris, n'arrivaient plus en province... Tous ces albums étaient édités soit à Vienne, soit à Berlin et portaient du reste, tous, les mentions révélatrices : « Printed in Austria », ou bien : « Made in Germany. »

Maintenant les images de modes se dessinent en France... Maintenant déjà, Mme la Sous-Préfète et Mme Dupont-Durand n'ont plus à obéir aux suggestions « élégantes » de quelque ours de Germanie. C'est toujours cela de gagné!



Batterie trompe l'œil.

Un de nos portraitistes les plus appréciés dans le monde offi- ciel et dans le monde des théâtres, M. Gu... de Sc.v.la, a été envoyé

Le brillant artiste n'a pas trop à se plaindre de sa métamorphose en fantassin de deuxième classe : on a trouvé le moyen d'utiliser à son mer- veilleux talent de peindre « le trompe l'œil ».

On l'a chargé, en effet, de confectionner de fausses batteries d'artillerie et, consciencieusement, il passe ses journées à badi- geonner de gris bleuté de gros troncs d'arbre, juchés sur de hautes roues, sur lesquels les Boches gaspilleront un nombre incalculable de « marmites ».

Jusqu'à présent les œuvres de M. Gu... de Sc.v.la n'avaient connu que le feu des enchères!



Patriotes avant tout.

Un cinéma célèbre « filme » actuellement des scènes de cir- constance. Il reconstitue des combats épiques entre Allemands et alliés.

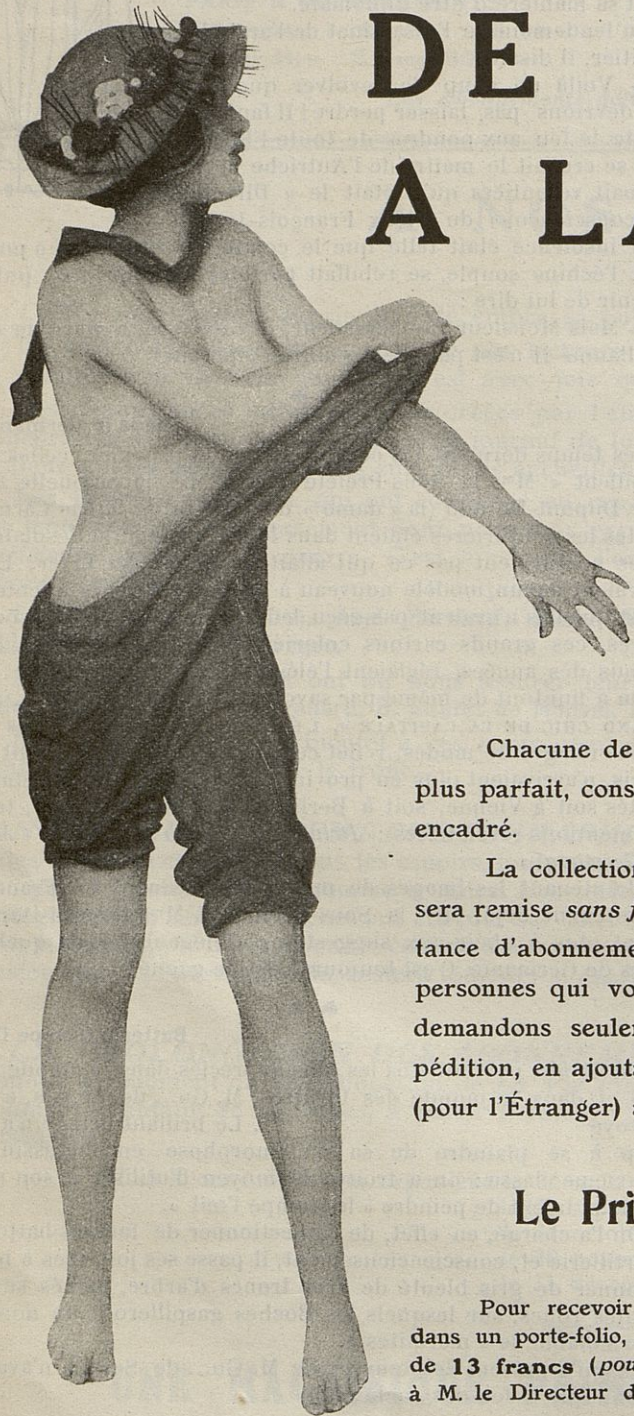
Depuis quelque temps le Directeur avait remarqué une cer- taine résistance chez certains figurants chargés de simuler les Allemands. Pour les encourager il fit annoncer dans tout son établissement que les figurants allemands toucheraient 50 cen- times de plus que leurs camarades figurants alliés.

Mais malgré cette offre alléchante nombreux sont encore ceux qui refusent de « faire les Boches ».



LE CADEAU DE NOËL DE "LA VIE PARISIENNE" A SES ABONNÉS

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé *La Vie Parisienne* offre à toutes les personnes qui lui feront parvenir le montant d'un abonnement ou d'un réabonnement d'un an ou de six mois, avant le 31 Décembre 1914, un ravissant cadeau :



DE LA BRUNE A LA BLONDE

Magnifique collection
de 16 ESTAMPES ARTISTIQUES

par

Raphaël KIRCHNER

tirées en couleurs avec le plus grand luxe sur très beau papier fort à marges, et renfermées dans un élégant porte-folio

Chacune de ces estampes, gravée, aquarellée et imprimée avec le soin le plus parfait, constitue un petit chef-d'œuvre d'art et de typographie, digne d'être encadré.

La collection des seize estampes renfermée dans un très élégant porte-folio sera remise *sans frais* aux personnes qui viendront elles-mêmes régler leur quittance d'abonnement aux bureaux du journal, 29, rue Tronchet, Paris. Aux personnes qui voudront que la prime leur soit envoyée par colis-postal, nous demandons seulement de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition, en ajoutant la minime somme de 1 franc (pour la France) ou de 1 fr. 50 (pour l'Étranger) au montant de leur abonnement.

Le Prix de la Collection est de 12 francs

Pour recevoir franco *sans s'abonner*, cette collection de 16 estampes, renfermées dans un porte-folio, fabriqué spécialement, adresser en mandat-poste ou chèque la somme de **13 francs** (pour la France) ou de **13 fr. 50** (pour les Pays de l'Union postale) à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, rue Tronchet, Paris.

SOINS D'HYGIÈNE Bains, ts. l. jours, M^{me} ROBERT, 14, rue Gaillon, 3^e ét. (Opéra).

MANUCURE M^{me} MARTÈS, 14, rue de Berne. Entresol gauche (à partir de 2 heures).

Miss GINETT'S American Manucure, Soins d'hygiène, 13, rue de la Tour-des-Dames (Entresol). Trinité (10 à 7 heures).

N^{elle} Installation Soins d'hygiène (face gare Est), 6, r. de Strasbourg, 3^e s. entresol.

SOINS HYGIÉNIQUES ET DE BEAUTÉ M^{me} DUNENT, 66, r. Lafayette. 1^{er} sur entresol (2 à 6 h.).

SOINS d'HYGIÈNE par Manucure (M^{me} JOLY), 46, rue St-Georges 2^e ét. face.

HYGIÈNE et BEAUTÉ 7, rue Miromesnil, 2^e esc. Entr. 1 à 6 h.)

M^{me} ROCKELL SOINS D'HYGIÈNE ET DE BEAUTÉ 30, r. Gustave-Courbet 2^e face (1 à 7).

MADELEINE MANUCURE. SOINS D'HYGIÈNE. Maison de 1^{er} ordre. 21, rue Boissy-d'Anglas.

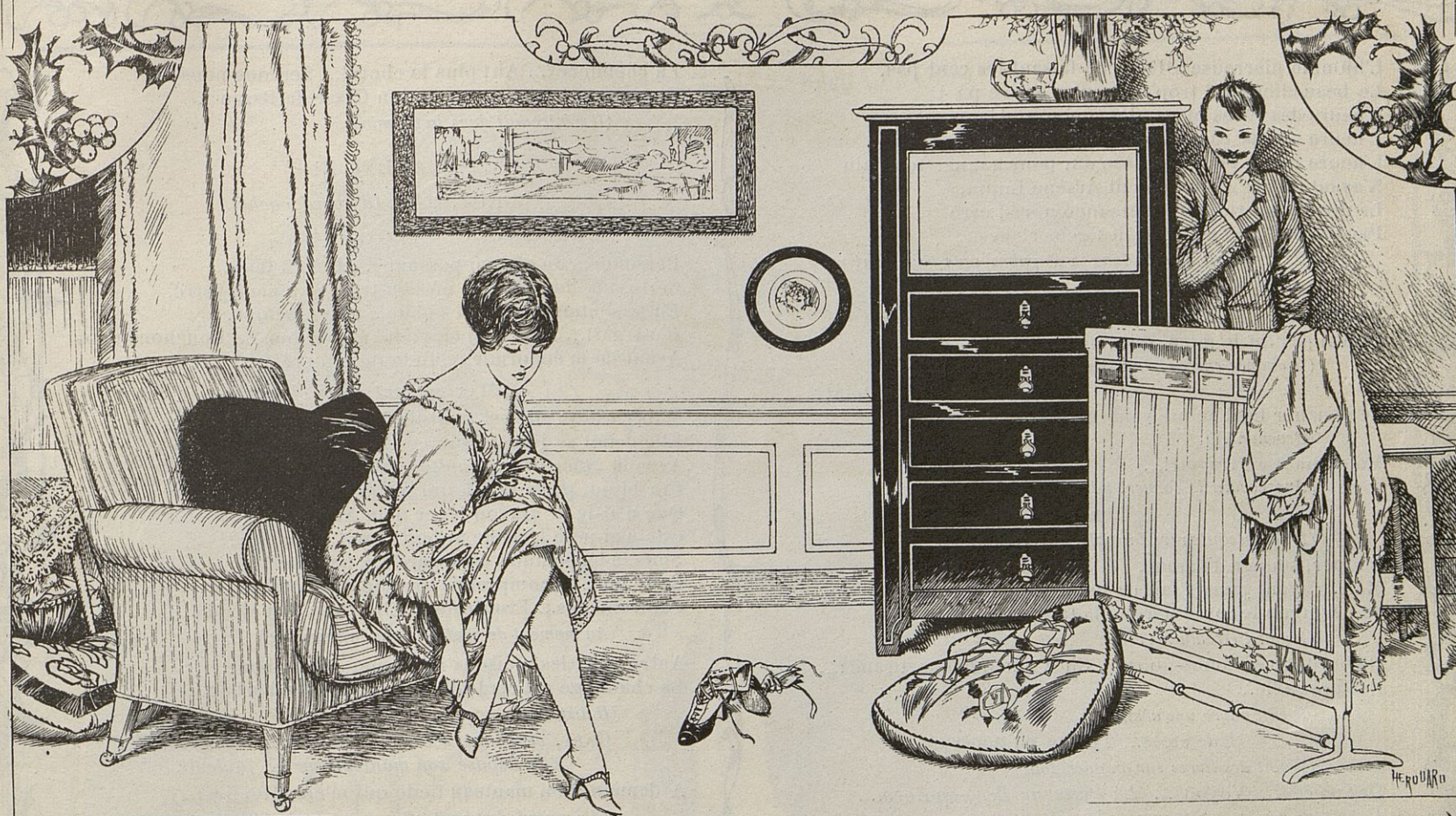
Miss RÉGINA SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE Mais. 1^{er} ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

Le COURRIER de la PRESSE 21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2)

Bureau de coupures de journaux
FONDÉ EN 1889

Directeur : **A. GALLOIS**

Adresse Télégr. COUPURES-PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50



L'Heure des Crimes

UN ACTE EN VERS

Personnages { MAX. 20 ans.
GABY 18 ans.

Une pièce dans l'appartement d'une femme élégante. Pas de meubles de style, mais beaucoup de goût. Intérieur clair et coquet. A gauche, porte donnant sur un palier, plus loin, seconde porte donnant sur une chambre à coucher. A droite, cheminée. Meubles divers, glace. Table avec un souper servi. Au fond, fenêtre avec grands rideaux.

SCÈNE I^{re}

GABY (après un coup d'œil à la pendule.)

Minuit moins dix... L'instant du réveillon approche...
Tout est prêt... Le poulet éventré par la broche...
Le champagne, qui va rendre gai mon *partner*,
Et les huîtres enfin qu'offrent les mois en r.

(Regards dans la glace.)

Ma robe neuve n'a pas un air trop morose,
Et si j'ai mis sous mon corsage un corset rose,
Ce n'est pas que je doute — oh! non — de ma vertu.
Mais les hommes — hélas! — à toute époque ont eu
Pour vaincre nos pudeurs des audaces de faune...

(Prenant un manuscrit.)

Mon rôle?... Ah! non... Ce soir, repos.

(Sonnerie de téléphone.)

Le téléphone...

Lui sans doute.

(Elle prend le récepteur.)

Ah! C'est toi... Bien... Bien... Oui... Je t'attends.
Non. C'est trop fort. Ta voix... Le froid... Le mauvais temps...

Et c'est lorsque les plats fument dans la vaisselle
Que tu me dis — Ne coupez pas, Mademoiselle, —
« Impossible... Mille regrets... Suis empêché...
Ah! tu verras!... Tu dis?... Lâche! Il a raccroché! »
(Furieuse.)

Et moi, pour ce vieux beau, je me mettais en quatre!
Un cabot, qui s'en croit, à cause qu'au théâtre
De Clichy-la-Garenne ou de Château-Thierry,
Il a doublé des sous-doublures de Guitry.
Mais je ne serai pas la dinde de l'histoire,
Quelque ami de théâtre ou de Conservatoire
Partagera mon Mumm et mon poulet farci.
Et puisque c'est l'instant où, roulant en taxi,
Toutes roses parmi leurs fourrures de martre,
Les belles vont souper, rieuses, à Montmartre,
L'instant joyeux où la gaieté s'épanouit,
Je ne souperai pas toute seule.

(Chapeau. Manteau. Elle sort. Un temps. A la porte
bruit de serrure crochelée. La porte s'entr'ouvre. Timide,
inquiet, Max apparaît au moment même où la pendule
sonne minuit.)

SCÈNE II

MAX

Minuit!...

Minuit, l'heure d'amour, minuit, l'heure des crimes,
L'heure où, penché sur son dictionnaire de rimes,
Tout poète se croit un peu Victor Hugo
L'heure où, dans les *Rats-Morts*, les danseurs de tango
Se déhanchent aux sons d'un orchestre bizarre;
Minuit, l'heure où, dans le grand hall de Saint-Lazare,

L'humble pierreuse attend, en faisant les cent pas,
Le beau client qui trop souvent n'arrive pas ;
L'heure des rêves bleus, des amours idéales,
L'heure où les camions s'ébranlent dans les halles ;
L'heure enfin, l'heure amère où, pour gagner son pain
N'ayant que le métier qu'eut Arsène Lupin,
Le doux cambrioleur, poète incompris, erre
Par les sombres maisons des gens riches...

(Un temps. Il avance dans la chambre, puis rappelant un écrivain aperçu.)

Prière

De dire votre nom après le gaz éteint...
Je n'ai pas dit le mien : tant pis!...

(Il avance encore, s'aperçoit dans la glace.)

Mon Dieu ! Quel teint !

Se coucher tard ne me vaut rien. Ah ! triste vie!...

(Revenant.)

Maintenant au travail!...

(Apercevant le couvert mis.)

Tiens ! Madame est servie...

(Il se précipite vers la table, puis recule.)

Souper, souper d'amour, j'ai le ventre bien creux,
Mais, n'ayant jamais fait de peine aux amoureux,
Je dédaigne le rôti et nargue la tisane.

(Regard circulaire.)

D'abord, où sommes-nous !... Chez quelque courtisane ?...
Pas probable...

(Il entr'ouvre une armoire.)

Une étoile... à peine en opossum...

(Il voit des livres sur un guéridon.)

Des pièces... Voyons... La prise de Berg-op-Zoom...
L'Amour veille... Samson... Les Bouffons... La Saignée...
L'indicateur... J'y suis... Nous jouons en tournée.
L'on est « utilité »... L'on fait les interims.
Et ce n'est pas la dame ici de chez Maxim's.

(Il recommence ses recherches.)

Tudieu!... la belle montre...

(Il prend la montre, hésite.)

Oui, mais tout me démontre.

Que la petite « tourne », et, si je prends sa montre,
Je l'expose demain à rater son express.
Soyons des travailleurs conscients!

Des londrès...

Merci... Jamais le soir.

(Il aperçoit des pièces d'or sur la cheminée.)

Oh ! oh ! Qu'est-ce qui brille ?...

Trois louis!...

(Nouvelles hésitations.)

Mais cet or si c'était, pauvre fille,
La somme qu'en partant, quelque amant lui bailla...
Non. Non. Je n'ai jamais mangé de ce pain-là.

(Cherchant de tous côtés.)

Mais le temps passe. Plus à perdre une seconde.

Tout le monde ne peut pas voler la Joconde.

Quelque objet sans valeur, — ayant pourtant son prix —
Suffirait... Je vais prendre...

(Bruit à la porte.)

Ah ! c'est moi qui suis pris!...

Par où fuir?... La fenêtre?... Impossible... O Mercure
Dieu des voleurs, dis-moi quelque cachette obscure!

(S'approchant de la table.)

Sous la petite table, ainsi que dit Manon,
Me cacher, comme fit jadis Tartuffe, non!...

(Allant vers le placard.)

Le placard d'Hernani?... Mauvais...

(Songeant à se cacher derrière un des rideaux de la fenêtre.)

Le rideau?... Pire,

Comme Polonius le prouve dans Skakespeare...

(Arrivant devant la cheminée.)

La cheminée?... Ah ! plus le choix!... Servons-nous-en
Comme un jour s'en servit don César de Bazan!...

(Il s'introduit dans la cheminée.)

SCÈNE III

GABY, MAX, *(d'abord caché).*

GABY

Personne... Je n'ai vu personne... Rien à faire...
Certe, un fin réveillon où l'on trinque à plein verre,
En se sentant un peu le coude... et les genoux,
C'est gai!... Mais souper seule, à quoi bon?... Couchons-nous.
Avant de m'endormir, j'étudierai mon rôle.

MAX *sortant de la cheminée.*

Mais c'est qu'elle est gentille à croquer, ma parole!
Elle défait sa jupe et son corsage bieu
Avec la grâce des coquillettes de Helleu...
Fin bijou, perle rare à qui manque un orfèvre!...
Que n'ai-je le crayon léger d'un Abel Faivre?
Que n'ai-je le lyrisme ardent d'un Chantecler?
Sous le léger linon transparait le bas clair.
Cette nuit, je comprends ton supplice, ô Tantale!
Fanfreluches... Froufrous... Elle vient... Je défile...

(Au moment de rentrer dans la cheminée.)

Autre noir, les maisons modernes ont du bon.
Le chauffage est central : pas besoin de charbon.

(Il disparaît.)

GABY, *revenant, vêtue d'un clair peignoir décolleté.*

Elle dépose son manteau sur un fauteuil.

A demain, bon manteau tiède qui m'emmitouffle!...

(Elle prend des pantoufles sous un meuble, s'assied sur un siège bas, défait d'un geste joli ses chaussures.)

Cothurnes, faites place aux bourgeoises pantoufles
Qui ne sont point — hélas! — celles de Cendrillon!...
— C'est égal... pas badin, mon soir de réveillon...

(Songeuse.)

Autrefois, quand j'étais petite, chaque année,
Je mettais mes souliers devant la cheminée.
Je faisais mille vœux et le petit Noël
Me comblait de cadeaux qu'il apportait du ciel.
— Si je mettais encor dans l'âtre ma bottine...

(Allant vers la cheminée.)

Doux Noël, je ne suis qu'une humble cabotine,
Mais dormir seule est triste et j'ai le cœur marri.
Fais-moi, Père Noël, don d'un petit mari...

(Elle va déposer sa bottine dans l'âtre, aperçoit Max, s'empare d'un revolver.)

Mais que vois-je?... Quelqu'un?... Monte-en-l'air ou satire,
Sortez vite, monsieur, sortez vite ou je tire,
Bandit, apache, escroc assez fou pour oser...

MAX *(sortant, tout tremblant)*

Je sors... Vous peut-on rien, madame, refuser?

GABY

Vos armes, citoyen!...

MAX

Inutiles alarmes,
Car je n'ai même pas un browning. Le port d'armes
Est prohibé, madame, et je m'exposerais,
— Moi, pauvre, — à seize francs d'amende, plus les frais.

GABY *(menaçante)*

Rendez tout : l'or, l'argent, les bracelets, les broches.

MAX

Vous rendre?... Quoi?... Rien dans les mains, rien dans les poches
Et bien que j'eusse soif, et bien que j'eusse faim,
J'ai même respecté votre souper...

GABY *(le doigt à la sonnette électrique)*

Enfin



Elle tricote, elle tricote.
S'efforçant de ne point penser
Au gai Noël de l'an passé
Elle tricote, elle tricote...

Où sont ceux qui l'ont fait danser,
Tanguer, bostonner et valser?

Cette nuit, sous le vent glacé
Ils ont froid, faim, ils grelottent
Et vite, vite elle tricote...

Et de tous le plus empressé,
Le plus tendrement insensé,
Est-il vivant? Est-il blessé?...

Pour qu'au doux souvenir du passé,
Son cœur amoureux ne sanglote
Vite, bien vite elle tricote!

Vous vous expliquerez avec d'autres. Je sonne.

MAX (*suppliant*)

Non. Ne faites pas ça!... Vous si bonne!....

GABY

Oh! si bonne!...

Vous me connaissez?...

MAX

Peu... Trop peu certes... Pourtant,
Quand je me blottissais, il n'y a qu'un instant,
Dans ce trou noir juste assez haut pour qu'on s'assoie,
J'ai vu... j'ai vu que vous aviez des bas de soie.
Et lorsqu'on voit la jambe — a presque dit Musset —
On devine le cœur qui bat sous le corset.
Je ne peux ignorer, par conséquent, madame,
Votre mansuétude et votre grandeur d'âme.
Souvent ainsi la faim — auri sacra fames —
Peut d'un cambrioleur faire un Sherlock Holmès.
J'induis, ne voulant pas que l'exemple se perde,
Je raisonne, pourrait-on dire, à la *manière* de...

GABY

Mais qui donc êtes-vous?

MAX (*presque lyrique*)

Celui qui le dirait

Me l'apprendrait à moi... « Ma vie a son secret... »

GABY (*intéressée*)

Un secret... Quel secret?...

MAX

Ma vie a son mystère.

Enfant de l'aventure en un garni conçu,
Mon père, quel fût-il?... Hélas! Je dois le taire,
Car celui qui m'a fait n'en a jamais rien su.

GABY

En somme, vous volez pour gagner votre vie.

MAX

La gagner!... J'en aurais, madame, bien envie.
Les affaires vont mal, n'est pas voleur qui veut.
Je suis poltron, j'en fais le difficile avoué.
Vous dont pères, maris, gendarmes et concierges
Protègent les sommeils d'épouses ou de vierges,
Et qui tremblez pourtant derrière vos volets,
Songez aux tranches des voleurs, vous, les volés!...
Je connais mon métier : ça, je m'en flatte, certes,
Mais rôder seul parmi des ruelles désertes,
Enjamber une grille, escalader un mur,
Risquer en y grimpant de se rompre un fémur,
Car un mur, ce n'est pas un rideau qui s'envole,
Suivre un couloir, frôler quelque couple frivole
A qui sied l'ombre, dire au digne pipelet
Ce : « Sésame, ouvre-toi ! » qu'est : « Cordon, s'il vous plaît ! »
Trembler aux aboiements d'un dogue, ouvrir l'oreille
Aux moindres craquements des parquets, ça m'effraye!...
Je l'aurais bien, le truc, si je n'avais le trac,
Et mon cœur fait toc-toc pour le moindre tic-tac...

GABY

Le trac, j'ai connu ça.

MAX

Vous... C'est juste... Une artiste...

GABY

Comme mon pauvre cœur tremblait sous la batiste,
Lorsque je débute dans les Eldorados!

MAX

C'est vrai. Je vous voyais tout à l'heure de dos.
Mais je vous reconnais. Vous jouiez la revue.
J'allais vous voir... souvent...

GABY (*flatée*)

Ah! tiens... Vous m'avez vue.

Je faisais la commère.

MAX

Et je vous vois encor.

Vous disiez, au moment qu'on changeait le décor,
Puisqu'on parle de Rome, alors, en Italie!!!...

GABY

Sceptre long...

MAX

Jupons courts... Vous étiez si jolie!...

GABY

Vous vous le rappelez ce Pierrot blanc de talc
Qui dansait avec moi sur des airs de cake-walk!...

MAX

Puis c'était le tableau final...

GABY

L'apothéose...

MAX

L'orchestre soupirait.

GABY

La rampe était au rose.

MAX

Et vous glissiez dans la clarté pâle du gaz,
Légère comme la danseuse de Degas...

GABY

Mes débuts!... je gagnais trente francs par semaine.
Mais ce n'était point là mon emploi.

MAX

Célimène?...

GABY (*évasive*)

Les coquettes...

MAX

Je vous admire, en vérité,
Moi qui n'ai pas encor, madame, débuté.

GABY

Pas débuté?

MAX

Tout rate. Un jour, quartier du Caire,
Je vois dans sa boutique un vieil apothicaire,
Qui vendait du sirop, du coca, du lichen
Sur sa porte il avait écrit : « English spoken. »
Je dis : « J'irai ce soir dévaliser sa caisse. »
L'heure arrive. J'y vais. Soudain : vacarme. Qu'est-ce?
Je venais d'accrocher la sonnette de nuit.

GABY (*riant*)

La guigne!

MAX (*continuant*)

Un soir, je fouille un coffre. Un court-circuit.
Tout à coup met le feu dans la chambre prochaine.
Il m'a fallu jusqu'au matin faire la chaîne.
Une autre fois, j'arrive en un appartement.
A la minute où, pour surprendre quelque amant,
Un mari survenait avec un commissaire.
On m'a dressé procès-verbal, pour adultère.
Un jour enfin... Mais non...

GABY (*insistant*)

Dites...

MAX

C'est inouï.

Un soir, je suis tombé, madame, évanoui,
Ayant été surpris forçant un secrétaire,
Quand je revins à moi, j'étais couché par terre,
Deux blondes sœurs, comme on en voit sur les missels,
Me tapotaient les mains et me tendaient des sels.
— Le métier de voleur, hélas! maigre prébende...

GABY

Mais vos complices, mais les gens de votre bande.

Vous acceptent, malgré cela, comme un des leurs?...

MAX

Qu'en peuvent-ils savoir mes bons cambrioleurs?
Nos gens n'imitent point leurs confrères du conte
D'Ali-Baba... Chacun travaille pour son compte.
Le soir, pour se distraire, ils vont tailler un bac
Dans l'arrière-débit d'un marchand de tabac,
Tandis que moi, pour m'assurer quelques ressources,
Je vais crier *L'Intran*, *La Presse*, *Plet des Courses*!
— Aussi, quand je reviens dans le petit jour gris,
Triste comme un pêcheur breton qui n'a rien pris,
Chez un vieux brocanteur que je connais, j'achète
Un matin, des couverts — cuiller, couteau, fourchette —
L'autre des objets d'art que je déclare anciens.
Mes amis, — qui ne sont pas académiciens —
Me font grâce de ces insultes qu'on bredouille,
Et je fais ce que fit plus d'un chasseur bredouille.

GABY (*touchée*)

Pauvre enfant!...

MAX

Votre cœur n'est point indifférent.
Rendez-moi donc, madame, un service, un très grand
Service.

GABY

Et pour cela que faut-il que je fasse?

MAX (*avec un geste du côté du palier*).

Me dire simplement si vos voisins d'en face
Sont de retour.

(*Mystérieusement.*)

Ce sont, dit-on, de gros rentiers.

GABY

Mais qu'en puis-je savoir?...

MAX

Si vous téléphoniez?...

J'irais y faire un tour.

GABY

Moi, me rendre complice!

Ça, jamais!...

MAX

Adieu donc! Mon destin s'accomplisse.
Je ne dînerai point.

GABY

C'est vrai. Vous n'avez pas

Diné.

MAX

Ni déjeuné, non plus.

GABY

Et ce repas

Tout prêt!... Vous plairait-il de souper au champagne?

MAX

Moi, souper!...

GABY

Oui, souper.

MAX

Avec vous, pour compagne,
Vous l'apparition rose du music-hall
Dont j'aimais les grands yeux agrandis par le kohl!

GABY

Les couverts étaient mis. A table donc!...

MAX

A table!...

O beau chapon du Mans replet et confortable,
Qui n'est point un poulet de théâtre, en carton;
Huitres dont les tumeurs sont des perles, dit-on;
Vieux vins, que l'araignée encercla de ses toiles;
Champagne, général en chef à trois étoiles;

Doux fruits que le soleil d'automne parfuma;
Quelle merveille!... On se croirait au cinéma!...

GABY

Et dire qu'en ce soir où tout le monde soupe
J'avais compté sur un camarade de troupe,
Et c'est vous qui trouvez le souper cuit à point!

MAX

Je serais trop jaloux, non, ne le dites point,
Car votre beauté blonde éclairera ma vie,
Je serais Zanetto si vous étiez Sylvie,
Gringoire...

GABY

Si, pareille à celle qu'il aime,
J'avais nom, moi, Loyse...

MAX

Et vous seriez Irma...

GABY

Si vous étiez, vous, le costaud des Epinettes.

(*Changeant de ton.*)

Mais il faut renoncer aux métiers malhonnêtes.

MAX

Que faire?... Etre apprenti chez un Monsieur Homais?...
— Non. — Commis-voyageur, tel Gaudissart? — Jamais. —
Boxeur? — Pas si malin!... — Rond de cuir? — Pas si bête! —
Moi, ma vocation, c'était d'être poète.

GABY

Auteur, alors?

MAX (*souriant*)

J'ai fait trois actes — pleins d'esprit! —
J'ai chez un directeur porté mon manuscrit.

GABY

Et que vous a-t-il dit?...

MAX

Dès la première scène
Il m'a dit : « Ça, monsieur, ça n'est pas même obscène ».

GABY

Alors comédien.

MAX

Un jour j'ai répété.
Je faisais un petit facteur des P. T. T.

GABY

Et l'auteur fut content?

MAX

Oh! très parlementaire!...
Il m'a dit : « Vous allez fout' ma pièce par terre ».

GABY (*souriant*)

Hélas!...

MAX

Et mon talent s'étiole en sa fleur.

GABY

Écoutez. Dans la troupe il nous manque un souffleur
Souffler, je le sais bien, n'est pas jouer, mais presque.
On jette à l' amoureux son cri chevaleresque!
D'un mot on rend sa verve au héros qui s'est tu.
On voit l'envers d'un rôle...

MAX

Et l'envers d'un tutu,

GABY

C'est dit. Vous me suivrez partout.

MAX

Ça sera drôle!

Mais quand on l'a soufflé l'on doit savoir un rôle.
J'ai de l'ambition et veux, avant un an,
Remplacer Lagardère et doubler d'Artagnan,



**DANS LA
TRANCHÉE**

— Eh ! les copains,
apprêtez vos gamelles,
v'la la marmite!



MINUIT, CHRÉTIENS!... PAIX SUR CETTE TERRE AUX HOMMES
DE BONNE VOLONTÉ!



LES COPAINS

— Figure-toi que l'an
dernier, à cette heure
ici, je sortais du Café
de Paris.
— Je sais : c'est moi
qui ai ouvert la por-
tière.



— Tout ce que je demande
au père Noël, savez-vous? C'est
une paire de souliers neufs
pour entrer à Berlin.



— Cette bonne grand'mère n'oublie
rien... pas même les cure-dents!



UNE VOIX DANS LA NUIT

— Voilà deux mille ans bientôt que j'ai dit : « Aimez-vous les uns
les autres! »



— Papa Noël, je t'en prie, envoie-
moi des nouvelles de celui que j'aime!



— Mon capitaine, les hommes
voudraient vous offrir le café!



**LE NOËL
DU PRISONNIER**

— Ma vieille, c'est pas
de l'oie ni de la chou-
route, mais colle-toi ça
dans le fusil : c'est du
rata de France.



— Hip! hip! hip! hourrah!... Tout pays où l'Anglais trouve un verre de punch
est pour lui une seconde patrie!



LES VIEUX DE LA VIEILLE

Te souviens-tu, bichonne, de
notre réveillon de 1870, dans
la cave? Te souviens-tu que
malgré les obus et le froid,
après le café, nous...
— Séraphin!
— Souvenons-nous-en! sou-
venons-nous-en!



Ma boîte de souffleur, c'est celle de Pandore
L'espoir!... Vous me rendez l'espoir!... Je vous adore.

GABY (*remplissant les coupes*)

A vos débuts!...

MAX

A vos succès!

GABY (*allumant une cigarette*)

Des Muratti?...

MAX (*prenant une cigarette offerte par Gaby*)
Soit!... Et dire qu'il faut partir!...

GABY

Déjà parti!

Pas trop fâché de votre vaine échauffourée?...

MAX (*sur le seuil de la porte*)

Je n'ai, comme Titus, pas perdu... ma soirée.

Je n'ai rien pris, triste voleur,
Mais je sais qu'en passant la porte
Ce que vous avez de meilleur,
De plus raffiné, je l'emporte.

J'ai laissé l'or, laissé l'argent.
Vos bijoux dorment dans l'armoire.
Mais votre sourire indulgent,
Je le garde dans ma mémoire.

D'une fine odeur de linon
J'aurai longtemps l'âme embaumée,
Vous serez — ça vous plaise ou non —
Dans mes songes la bien-aimée.

Et j'en aurai pour plus d'un soir
A rêver satin et dentelle,
Tout à l'heure ayant pu vous voir
Raccrocher votre jarretelle.

GABY (*tout à coup inquiète*)

Mais écoutez...

MAX

Quoi donc?

GABY

Du bruit, un bruit de pas!

Si c'étaient... des voleurs!... J'ai peur... Ne partez pas.

MAX (*allant vers la fenêtre*)

A moi! Comme on criait dans le vieux répertoire.

GABY

Non. Ce sont les voisins qui rentrent.

Cette histoire

De voleurs m'aura mis la cervelle à l'envers.
Je vais rêver bandits, meurtres et revolvers.
Vivre ainsi, toujours seule, ah! ce n'est point folâtre.
Tout à l'heure, en mettant mes bottines dans l'âtre,
Je formulais, suivant le rite habituel,
Le souhait d'un mari pour mon petit Noël.
Mais c'est vous que j'ai vu tout à coup apparaître.

MAX

Donc le Père Noël me désignait.

GABY (*timidement*)

Peut-être...

MAX

Et par son ordre exprès nous sommes préposés
Au soin de nous fournir l'un l'autre de baisers
— Nous étions seuls... très seuls!... Si nous vivions ensemble,
Nous pourrions être heureux il me semble.

GABY

Il me semble.

MAX

Mais il est tard... très tard... Alors...

GABY

Alors?...

MAX

Dodo...

GABY

Peut-être est-ce l'instant de tirer le rideau.

(Et le rideau tombe.)

ANDRÉ DUMAS.

"SES" SABOTS DE NOEL



L'HEURE DU "COMMUNIQUÉ"



Impossible à cette heure-là d'obtenir le moindre service de ma femme de chambre !

C'est comme ma concierge, à l'heure du « communiqué » elle ne regarde plus personne.

Ma femme est elle-même insensible aux séductions de mes pyjamas les plus irrésistibles.

Lettre d'un Provincial

Bordeaux, 15 décembre 1914.



La Cité bordelaise vient de se réveiller déchue de son rang de capitale, brusquement dépouillée de tout ce que la présence d'un Gouvernement bourgeois peut apporter d'animation réelle et d'élégance factice dans une grande ville de province.

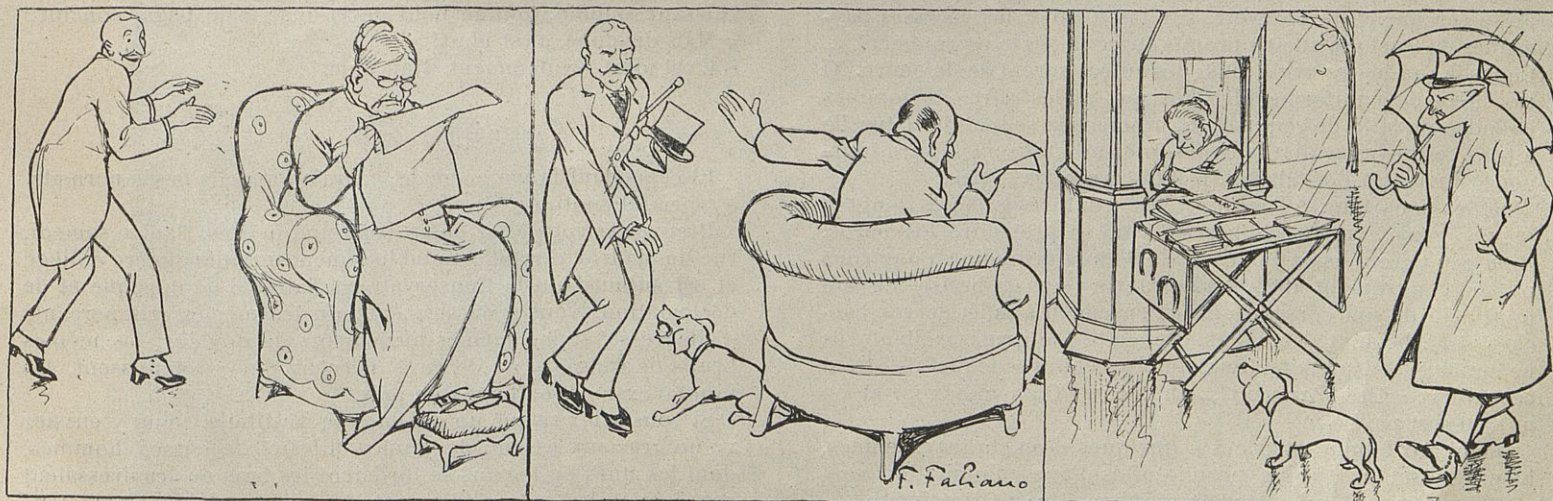
Ce matin, les fiévreuses 40 HP n'emportent plus, à des vitesses de circuit, le long des cours interminables, de problématiques attachés de cabinet; les vieux territoriaux ont cessé de monter la garde devant les Facultés et les Ecoles où, hier encore, s'abritaient les ministères; dans les restaurants, à midi, les gérants, désappointés, attendent vainement, la serviette sur l'épaule, derrière les tables parées, les habitués qui ne viendront plus; et, ce soir, vers cinq heures, les pâtisseries regarderont tristement les pics de crème Chantilly s'affaisser dans leurs vitrines, tandis que leurs belles clientes seront déjà en train de grignoter des toasts au buffet de Poitiers.

A parler franc, il y a eu surprise, voire surprise désagréable : quel que soit son flegme tout britannique le Bordelais ne laisse pas, cette fois, que d'en paraître un peu déçu. Goguenard en septembre, accablant de son arrogance et de ses prétentions

les « réfugiés parisiens », il est devenu, en décembre, humble et souple comme un fournisseur. Trois mois d'appréciables profits ont suffi pour détremper la morgue atavique des marchands de vin des Chartrons — cette authentique aristocratie du Bouchon — pour changer les hautains riverains de la Façade en propriétaires conciliants, pour rendre obséquieux les rudes cadets de La Rousselle. Un peu narquoise au début, l'hospitalité des Bordelais était devenue de plus en plus complaisante et les émigrés seraient ingrats s'ils ne reconnaissaient bien haut l'empressement des familles les plus notables et les mieux rentées à mettre leurs hôtels à la disposition des ambassades et des banques; le stoïcisme des bourgeois cossus qui s'entassèrent dans des pièces de débarras pour transformer leurs salons en chambres d'« amis »; l'accueil magnifique que le directeur du plus fameux hôtel du crû fit à ses clients occasionnels, aux dépens de ses anciens habitués, impitoyablement exclus de son restaurant; la confraternité enfin des journaux locaux, qui ouvrirent toutes grandes leurs imprimeries et leurs clicheries aux principaux organes de la presse parisienne.

Toutefois, quand on sait à quels prix furent payés les loyers de certains appartements, à quel tarif montèrent les additions du fameux restaurant, de quels traités les quotidiens girondins scellèrent leur collaboration avec leurs grands confrères, on doit reconnaître aussi que la population bordelaise s'est conduite en véritable cité commerçante : quand elle eût compris où était son intérêt, elle a su admirablement faire son devoir.

Les rapports entre émigrés des bords de la Seine et riverains des bords de la Garonne se sont inspirés des principes de courtoisie qui doivent exister entre propriétaires corrects et locataires bien élevés : ni plus ni moins. Le courant de la vie pari-



L'heure du « communiqué » a cela de bon que c'est le seul moment où ma belle-mère me laisse tranquille.

Mais je ne suis qu'un importun pour mon plus vieil ami.

Et malgré tout, chaque jour, j'attends avec une fébrile impatience l'heure émouvante du « communiqué ».

sienne a traversé la société bordelaise sans qu'il y ait eu, à un seul moment, mélange ou fusion : ainsi le gulf-stream traverse l'Atlantique sans qu'aucune de ses gouttes tièdes se mêle à l'eau de l'Océan. Pendant près de quatre mois les Parisiens auront occupé Bordeaux, logé dans l'intimité de ses foyers, envahi ses promenades rituelles et ses cafés de vieux abonnés, pénétré dans ses chapelles les plus fermées sans avoir pris réellement contact avec la population indigène, sans avoir donné le coup de sonde révélateur dans cette âme pseudo-méridionale, bien plus anglaise que gasconne.

On aurait tort de croire que les relations des Parisiens entre eux furent empreintes de beaucoup plus d'affabilité. Les trois éléments qui composaient ici un Tout-Paris revu et considérablement diminué, vivaient, chacun dans sa sphère, sans pénétration réciproque. La Politique s'étourdissait dans la chaleur communicative des fins déjeuners, demandant aux Sauternes les plus capiteux, aux Médoc les plus sournois, la consolation de ses graves responsabilités; les jeunes attachés d'État-Major dépensaient en foudroyantes randonnées vers des Royan, des Arcachon et des Biarritz stratégiques leur ardeur conquérante; le Monde, représenté par des oisifs de conditions et de religions diverses, cherchait dans la fréquentation assidue des pâtisseries et des cabinets de lecture un dérivatif fugace à leur ennui sans cesse grandissant.

De rares circonstances réunissaient ces trois ordres de l'État et ce n'est guère qu'aux concerts de bienfaisance, organisés, le dimanche, dans les hôpitaux, qu'on pouvait voir fonctionnaires, militaires et gens du monde communier ensemble sous les espèces de la Charité en apportant aux blessés, parmi les odeurs fades de l'iodoforme, le réconfort de leur flatteuse présence.

Mais un sentiment leur était commun à tous, qui leur dictait une attitude commune. Confus, en somme, du déménagement impromptu qui les avait jetés un beau matin de septembre, sur les trottoirs d'une ville de province ils avaient tous une idée fixe : se défendre contre l'espèce de raillerie polie qu'ils sentaient confusément flotter autour d'eux. Sur ce point délicat la plaisanterie la plus inoffensive leur a toujours paru déplacée et ils n'ont jamais trouvé le moindre sel aux lazzis des titis de l'Intendance qui avait baptisé « parigot à la bordelaise » un mets plus communément appelé tournedos, et « professeur de fugue » un de nos grands compositeurs réfugié.

Ces notes paraîtraient bien incomplètes s'il n'y était réservé une place à l'Amour... Et pourtant, de quelles désillusions jeunes attachés d'ambassade ou de cabinet, frétilants officiers et chauffeurs aux gants impeccables n'ont-ils pas payé leur suffisance de beaux gars sûrs d'eux-mêmes! Certes le gibier s'était fait rare. Dès les premiers jours de la mobilisation ces dames de la rue de l'Eglise Saint-Seurin — car à Bordeaux, chose admirable, la galanterie la plus huppée a, comme la plus basse, ses quartiers et ses rues — soudain privées de leur commandite régulière, s'étaient réfugiées dans le village natal. Quelle belle occasion de rentrer au patelin, de s'attendrir, dans l'atmosphère de la ferme familiale, de reprendre un instant, pour jouer, la fourche ou le sarceloir et de recevoir, sur les meules, les caresses payannes de quelque ancien promis épargné par le recrutement!... Celles-là, on ne les revit plus : les autres surent se défendre. Ni les effets de l'uniforme bleu-horizon, ni les offres de longues ballades en auto de réquisition, ni même la séduction naturelle à tous ces beaux gaillards embusqués ne suffirent à faire tourner le cœur des Bordelaises. Il fallut y mettre le prix.

Méfiez-vous donc, ô Parisiens, des aventures galantes dont ces jeunes gens, rentrés au bercail, vont se prétendre les héros. Bien peu auront assez approché la Vénus girondine pour vous parler congrûment de ses admirables yeux de braise, de son teint mât, de son corsage orgueilleusement gonflé, de ses hanches superbement rebondies. De cette Callipyge excitante ils ne connaissent, presque tous, que l'accent avec lequel ils furent accueillis : « Des Parisiens!... ah! *poivre!* On a mieux ici et on ne s'en sert pas! »

Quant aux femmes mariées — quelques rares chutes exceptées, bien excusables par les promiscuités d'une cohabitation souvent paradoxale — elles restèrent d'honnêtes petites femmes... Et il est doux d'envoyer cette assurance aux maris bordelais

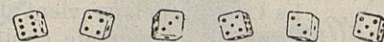
dont le cœur a du s'inquiéter, bien souvent, là-bas, sur le front; le leur n'a pas à rougir!

De cette aventure les Bordelais garderont quelque monnaie et le droit d'épingler un bonnet phrygien sous le croissant d'argent des armes de leur ville. Et vous, Parisiens avertis et sceptiques, trop gentiment écorchés pour oser vous en plaindre, vous emporterez, n'est-ce pas, le souvenir d'une villégiature un peu pâle mais confortable. Ne soyez pas sévères : on vous traiterait d'ingrats! Ne soyez pas indulgents, on vous traiterait de provinciaux! Quand, donc, on vous questionnera sur Bordeaux, si vous n'en voulez rien dire, n'en connaissant au fond pas grand'chose, reprenez simplement pour votre compte ce mot peu compromettant du plus parisien des Bordelais; Aurélien Scholl : « Bordeaux?... C'est Bruxelles avec un port et du soleil! »

VALÈRE.

CHOSSES ET AUTRES

La trêve de Noël! C'était un beau rêve, et peut-être que tous les belligérants l'auraient loyalement observée. Tous, sauf un. Comment voulez-vous qu'on se fie à un peuple qui a hiérarchisé jusqu'à la religion, et qui annonce sérieusement que « Dieu le père est réservé à l'usage exclusif de l'Empereur »? (Textuel.)



Pourvu que nos colis postaux soient bien arrivés et que nos soldats, avec trêve de Noël ou sans trêve, aient pu faire réveil-lon dans les tranchées!

Quoi? Sous les shrapnells et les marmites? Oh! ce n'est pas cela qui les gêne!

On nous contait l'autre semaine cette histoire, dont les personnages sont un chanteur et un auteur de revues. Ils ne se croyaient, ni l'un ni l'autre, de l'étoffe dont on fait les héros, (encore que le revuiste eût fait preuve, la saison dernière, d'un assez joli courage civil). Or, voici que le chanteur, non content d'oublier toutes les règles de l'hygiène et de chanter à plein gosier par tous les temps pour donner du cœur à ses hommes, accumule les actions d'éclat. Il est cité à l'ordre du jour. Il reçoit le galon d'or! Naturellement, on arrose le galon. Mais le revuiste est cantonné à quelque dix kilomètres du chanteur. Il obtient la permission de la nuit, se procure, Dieu sait comment, un cheval de labour (notez qu'il est fantassin), galope dans les ténèbres jusqu'au cantonnement du camarade, soupe dans une cave, et regalope au petit jour, à travers les balles et les obus, jusqu'à son propre domicile.

Son premier soin est d'écrire à sa jeune femme et de lui raconter cette folle équipée. Le plus joli est que la jeune femme, qui est brave, lui répond par quatre pages enthousiastes, et réfléchissant soudain, tout au bout de la quatrième page, conclut : « Mais dis-donc, c'est idiot! »

C'est idiot, évidemment. Mais chic.



Et cependant la vie normale, ce qu'on appelle la vie normale, a repris, et continue.

Preuve : si vous étiez passé vers cinq heures, l'autre samedi, rue de Madrid, devant cet établissement qui fut naguère collège et est aujourd'hui le Conservatoire National de musique et de déclamation, vous y eussiez entendu les mêmes cris perçants d'allégresse et les mêmes hurlements de douleur, les mêmes bruits de sanglots ou de rires nerveux qui y retentissent, les jours d'examen, en temps de paix.

Si vous aviez risqué un œil dans le vestibule, vous y eussiez vu un gracieux essaim de jeunes filles et de jeunes hommes, dont les unes ou les uns se tordaient les bras ou les dressaient vers le ciel, les autres pâmaient de joie ou de désespoir, perdaient et reprenaient connaissance plusieurs fois.

LES OMBRES HÉROÏQUES DU PASSÉ



L'AGE DE LA HACHE

La victoire de Châlons-sur-Marne, la première, et déjà contre les Huns!



L'AGE DE LA LANCE

La bataille de Formigny ou l'épilogue de la guerre de Cent ans... Cent ans! Et dire que nous nous plaignons déjà!



L'AGE DE L'ARQUEBUSE

Le siège de Paris par Henri IV, un petit siège de famille où l'assiégeant ravitaillait l'assiégé.

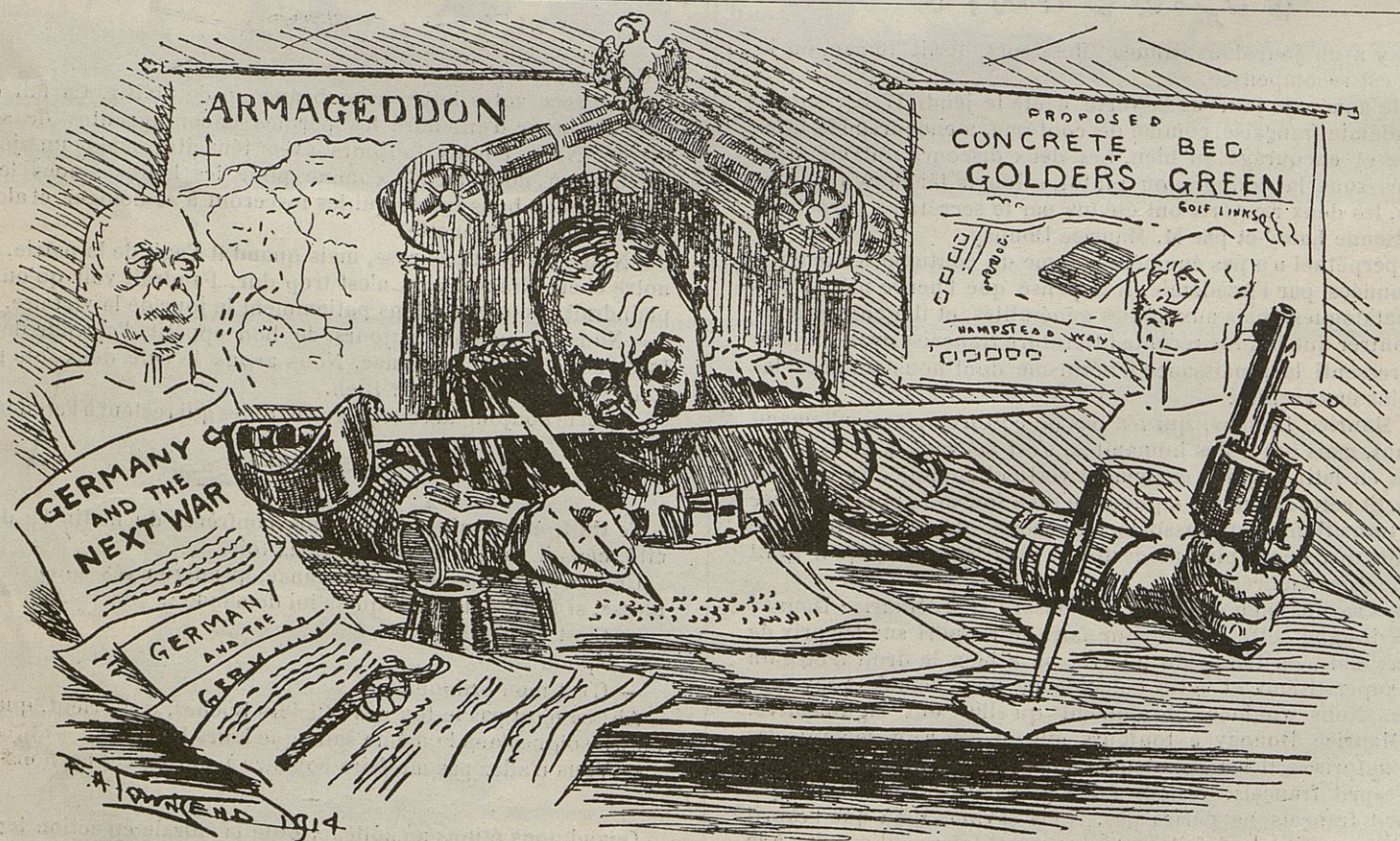
LA GUERRE A COUPS DE CRAYON



« L'Allemagne dépensera jusqu'à son dernier homme pour envahir l'Angleterre ».
(LES JOURNAUX DE BERLIN, en octobre 1914.)

DIX MOIS PLUS TARD

L'OFFICIER ANGLAIS. — Qu'est-ce c'est que ce débris-là ?
UN SOLDAT. — Mon capitaine, c'est l'armée d'invasion allemande.



COMMENT LE FAMEUX BERNHARDI A ÉCRIT L'ÉLOGE DE LA CULTURE TEUTONNE.

(The Bystander, de Londres.)



F.H. TOWNSEND
1914

L'HYMNE DE NOEL DU KAISER

(Punch, de Londres)

Chanté par l'impérial maestro et accompagné par toutes les dames de la cour de Postdam.



F.H. TOWNSEND
1914

SI LES ALLEMANDS AVAIENT PRIS LONDRES !

Simple croquis d'un club élégant de Picadilly adapté à la culture germanique.

LE RÉVEILLON DE DEUX FRÈRES D'ARMES

Aquarelle de L. Vallet



QUAND IL N'Y EN A GUÈRE POUR UN, IL Y EN A TOUT DE MÊME POUR DEUX !